

Réflexions sur la guillotine

1 Peu avant la guerre de 1914, un assassin dont le crime était particulièrement révoltant (il
 avait massacré une famille de fermiers avec leurs enfants) fut condamné à mort en Alger. Il
 s'agissait d'un ouvrier agricole qui avait tué dans une sorte de délire du sang, mais avait
 aggravé son cas en volant ses victimes. L'affaire eut un grand retentissement. On estima
 5 généralement que la décapitation était une peine trop douce pour un pareil monstre. Telle fut,
 m'a-t-on dit, l'opinion de mon père que le meurtre des enfants en particulier, avait indigné.
 L'une de rares choses que je sache de lui, en tout cas, est qu'il voulut assister à l'exécution,
 pour la première fois de sa vie. Il se leva dans la nuit pour se rendre sur les lieux du
 supplice, à l'autre bout de la ville, au milieu d'un grand concours de peuple. Ce qu'il vit, ce
 10 matin-là, il n'en dit rien à personne. Ma mère raconte seulement qu'il rentra en coup de vent,
 le visage bouleversé, refusa de parler, s'étendit un moment sur le lit et se mit tout d'un coup à
 vomir. Il venait de découvrir la réalité qui se cachait sous les grandes formules dont on la
 masquait. Au lieu de penser aux enfants massacrés, il ne pouvait plus penser qu'à ce corps
 pantelant qu'on venait de jeter sur une planche pour lui couper le cou.

15 Il faut croire que cet acte rituel est bien horrible pour arriver à vaincre l'indignation d'un
 homme simple et droit et pour qu'un châtement qu'il estimait cent fois mérité n'ait eu
 finalement d'autre effet que de lui retourner le cœur. Quand la suprême justice donne
 seulement à vomir à l'honnête homme qu'elle est censé protéger, il paraît difficile de soutenir
 qu'elle est destinée, comme ce devait être sa fonction, à apporter plus de paix et d'ordre dans
 20 la cité. Il éclate au contraire qu'elle n'est pas moins révoltante que le crime, et que ce
 nouveau meurtre, loin de réparer l'offense faite au corps social, ajoute une nouvelle souillure
 à la première. Cela est si vrai que personne n'ose parler directement de cette cérémonie. Les
 fonctionnaires et les journalistes qui ont la charge d'en parler, comme s'ils avaient
 conscience de ce qu'elle manifeste en même temps de provoquant et de honteux, ont
 25 constitué à son propos une sorte de langage rituel, réduit à des formules stéréotypées. Nous
 lisons ainsi, à l'heure du petit déjeuner, dans un coin du journal, que le condamné « a payé sa
 dette à la société », ou qu'il a « expié », ou que « à cinq heures, justice était faite » Les
 fonctionnaires traitent du condamné comme de « l'intéressé » ou du « patient », ou le
 désignent par un sigle : le C.A.M. De la peine capitale, on n'écrit, si j'ose dire, qu'à voix
 30 basse. Dans notre société très policée, nous reconnaissons qu'une maladie est grave à ce que
 nous n'osons pas en parler directement. Longtemps, dans les familles bourgeoises, on s'est
 borné à dire que la fille aînée était faible de la poitrine ou que le père souffrait d'une
 « grosseur » parce qu'on considérait la tuberculose et le cancer comme des maladies un peu
 honteuses. Cela est plus vrai sans doute de la peine de mort, puisque tout le monde s'évertue
 35 à n'en parler que par euphémisme. Elle est au corps politique ce que le cancer est au corps
 individuel, à cette différence près que personne n'a jamais parlé de la nécessité du cancer. On
 n'hésite pas au contraire à présenter communément la peine de mort comme une regrettable
 nécessité, qui légitime donc que l'on tue, puisque cela est nécessaire, et qu'on n'en parle
 point, puisque cela est regrettable.

40 Mon intention est au contraire d'en parler crûment. Non par goût du scandale, ni je crois,
 par une pente malsaine de nature. En tant qu'écrivain, j'ai toujours eu horreur de certaines
 complaisances : en tant qu'homme, je crois que les aspects repoussants de notre condition,
 s'ils sont inévitables, doivent être seulement affrontés en silence. Mais lorsque le silence, ou
 les ruses du langage, contribuent à maintenir un abus qui doit être réformé, il n'y a pas
 45 d'autre solution que de parler clair et de montrer l'obscénité qui se cache sous le manteau des
 mots.

